

Obéissance et conscience

Quand Schlöndorff s'inspire de Jünger et de Böll

Gérard Foussier*

» Le film de Volker Schlöndorff, *La mer à l'aube*, diffusé sur Arte, donc simultanément en France et en Allemagne, traduit auprès des (télé)spectateurs un certain malaise, car il propose plusieurs facettes : il est question de la Collaboration (entre l'armée allemande et la police française), de Résistance aussi, du rôle du parti communiste français également. Mais c'est aussi un film sur l'obéissance aveugle en dictature.

Sur ces trois sujets, de nombreux films ont été tournés, de nombreux livres ont été écrits, de nombreux témoignages ont été diffusés. Volker Schlöndorff, à qui l'on doit notamment la mise en images du roman de Günter Grass, *Le tambour*, ajoute dans *La mer à l'aube*, sur les dernières heures de Guy Môquet et de ses camarades, le rôle du capitaine Ernst Jünger (1895-1998), celui du général Otto von Stülpnagel (1878-1948), chef des forces d'occupation allemande et gouverneur militaire de Paris jusqu'en 1942, et, plus anonymement, celui d'une jeune recrue allemande qui éprouve quelques difficultés à obéir aux ordres.

La bande-annonce du film de Volker Schlöndorff mentionne le livre de Pierre-Louis Basse, paru en 2000, consacré à Guy Môquet, dans lequel le jeune martyr de la jeunesse communiste est érigé en résistant. On regrettera seulement à ce propos que le cinéaste allemand n'ait fait qu'évoquer très, trop rapidement dans son téléfilm le problème de conscience d'un des trois auteurs de l'attentat. Car le vrai sujet, c'est aussi bel et bien celui de la responsabilité de Gilbert Brustlein, membre du bras armé du parti communiste français, celui qui a tiré deux balles dans le dos d'un colonel allemand dans une rue de Nantes en 1941. Fils d'un député communiste, Guy Môquet, 17 ans, interné en 1940 dans le camp de séjour surveillé de Choisel pour avoir distribué des tracts (qui n'appelaient d'ailleurs pas à la résistance), fi-

gure parmi les victimes des représailles allemandes décidées sans que les autorités françaises, malgré quelques protestations isolées, ne fassent preuve d'état d'âme. La dernière lettre du jeune Môquet, écrite quelques minutes avant son exécution et celle de 26 autres camarades, est poignante.

Dans une remarquable analyse, *Le Nouvel Observateur* rappelle les propos de l'historien Jean-Pierre Azéma, qui estime que « les fusillés de Choisel ont été utilisés par le PCF pour faire oublier que, jusqu'à l'invasion de l'URSS par les Allemands, il ne s'opposait pas à l'occupation de la France ». Et l'auteur de l'attentat ? Face aux conséquences de son acte, le parti communiste rejette toute responsabilité, condamne le geste, évoque même un règlement de comptes entre la *Gestapo* et la *Wehrmacht*, et menace même de mort Gilbert Brustlein, de peur qu'il n'avoue avoir agi sur ordre du parti. Il se réfugie à Londres, rejoint l'armée de la France libre, sa mère est envoyée dans les chambres à gaz d'Auschwitz, ses complices sont arrêtés et fusillés. Il faudra attendre 1971 la publication du livre d'Albert Ouzoulias, ancien dirigeant du bras armé du parti, pour apprendre que le colonel allemand a été exécuté en pleine rue sur ordre du parti communiste. Gilbert Brustlein est décédé de sa belle mort en 2009.

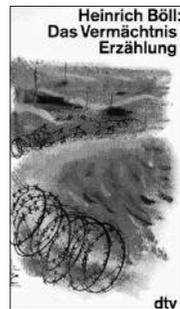
Volker Schlöndorff cite également, dans le générique de son film, un ouvrage peut-être moins connu de Heinrich Böll, *Das Vermächtnis (le legs)*,

* Gérard Foussier est rédacteur en chef de *Dokumente/Documents* et président du Bureau International de Liaison et de Documentation (B.I.L.D.).

écrit en 1948, mais publié seulement en 1982, aucune maison d'édition n'ayant auparavant accepté le manuscrit. L'explication est donnée par le cinéaste. Il a en effet « dessiné » son scénario en s'inspirant d'un récit du futur Prix Nobel de littérature (1972) pour mieux souligner indirectement l'attitude pour le moins équivoque de Ernst Jünger, officier de l'administration militaire d'occupation à Paris en 1941, célèbre depuis la parution de ses souvenirs de la Grande Guerre (*Orages d'acier* en 1920). Il est considéré comme un représentant de la révolution conservatrice pendant la République de Weimar, qui s'est certes distancé du totalitarisme des idéologues du national-socialisme. Jünger est présenté comme le maillon d'un acte purement administratif, notant avec précision chaque intervention pour mieux rédiger plus tard ses mémoires de guerre. Certaines de ses notes ont été retrouvées récemment, ce sont elles qui alimentent les dialogues du film, dans lequel il émet certes des doutes sur le bien-fondé des représailles, ce qui ne l'empêche pas d'organiser les exécutions, sans véritablement hésiter, sans montrer une quelconque émotion. Le général Otto von Stülpnagel prendra quant à lui tardivement conscience que les exécutions d'otages ne font que dresser la population française contre l'occupant. En 1942, il est relevé de ses fonctions et remplacé par son cousin Carl-Heinrich qui sera une des figures de la résistance contre Hitler le 20 juillet 1944.

Pour corriger cette impression équivoque d'un officier allemand tel que Ernst Jünger, il fallait une contrepartie : l'évocation d'un soldat allemand, victime lui aussi, d'une certaine manière, de la terreur nazie. Quelqu'un qui souffre véritable-

ment, qui veut refuser les ordres qu'on lui donne, mais qui finalement ne peut faire autrement qu'obéir.



C'est Heinrich Böll (qui a lui-même servi dans l'armée allemande sur les côtes de Normandie), qui la fournit grâce à son récit, écrit sous forme de lettre pour narrer l'histoire du lieutenant Schelling et du capitaine Schnecker, deux officiers qui se connaissent bien, se tutoient, mais dont les rap-

ports sont tendus depuis que Schelling manque de respect envers le *Führer* pendant l'Occupation. Le conflit entre les deux hommes atteint son paroxysme sur le front russe, une altercation se solde par la mort de Schelling (qui vient d'être décoré pour avoir fait preuve de courage devant l'ennemi), tué par le capitaine Schnecker, ivre-mort avant l'arrivée des troupes russes. Deux hommes parviennent à s'enfuir : le capitaine et Wenk, témoin de la scène et narrateur dans le récit de Böll. Lorsqu'au lendemain de la guerre, Wenk rencontre l'ancien capitaine en galante compagnie, il décide alors d'écrire une lettre au frère du lieutenant Schelling (considéré officiellement comme disparu), afin de lui dire toute la vérité. Wenk et Schilling avaient sympathisé et souvent discuté sur le non-sens de la guerre, sur la peur des soldats face à l'Armée rouge et face à la mort.

Schilling est ce jeune soldat qui pleure dans le film de Schlöndorff, lorsqu'il est désigné pour faire partie du commando qui doit exécuter Guy Môquet et ses camarades en représailles de l'attentat de Nantes.

Bibliographie

- Pierre-Louis Basse, *Guy Môquet, une enfance fusillée*. Armand Colin, Stock, Paris 2000, 186 pages.
- Heinrich Böll, *Das Vermächtnis*. Lamuv, Bornheim 1982 (édité également chez dtv, Munich 1984 et au *Insel Verlag*, Leipzig 1984), 156 pages.
- Gilbert Brustlein, *Chant d'amour d'un terroriste à la retraite*. A compte d'auteur, 1989.
- Ernst Jünger, *Zur Geiselfrage, Schilderung der Fälle und ihrer Auswirkungen*. Préface de Volker Schlöndorff. Klett-Cotta, Stuttgart 2011, 160 pages.
- Albert Ouzoulias, *Les bataillons de la jeunesse*. Editions sociales, Paris 1969, 495 pages.
- Volker Schlöndorff, *La mer à l'aube, les dernières heures de Guy Môquet*. Saint-Simon, Paris 2012, 140 pages.